

Entretiens littéraires et philosophiques sur le monde

Entretiens avec « Le Monde »: 1. Philosophies, 2. Littératures.
Paris, Éditions La Découverte et « Le Monde », 1984, 2 volumes,
240 et 189 p.

Gaëtan Brulotte

Volume 27, numéro 2 (158), avril 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31266ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brulotte, G. (1985). Compte rendu de [Entretiens littéraires et philosophiques sur le monde / *Entretiens avec « Le Monde »: 1. Philosophies, 2. Littératures.* Paris, Éditions La Découverte et « Le Monde », 1984, 2 volumes, 240 et 189 p.] *Liberté*, 27(2), 133–139.

GAÉTAN BRULOTTE

ENTRETIENS LITTÉRAIRES ET PHILOSOPHIQUES SUR LE MONDE

Entretiens avec «Le Monde»: 1. Philosophies, 2. Littératures. Paris, Editions La Découverte et «Le Monde», 1984, 2 volumes, 240 et 189 p.

Depuis 1979, le quotidien *Le Monde* a publié chaque semaine un entretien avec des personnalités de la culture. Voici une anthologie en deux volumes de ces commerces de paroles. Vingt-et-un philosophes d'un côté, dix-huit écrivains de l'autre, introduits par C. Delacampagne et B. Poirot-Delpech. En tout une quarantaine d'intellectuels dont on a convoqué la réflexion sur les idées, sur leur œuvre et la littérature en général. Cette réflexion porte pour commencer sur ce qu'implique le genre de l'entretien lui-même dont plusieurs auteurs affirment la futilité (tout en s'y livrant). Dans les pages percutantes d'ironie et de lucidité de son introduction au second volume, Poirot-Delpech amorce une critique de cette mode en insistant sur l'absurdité qu'il y a à questionner les gens en dehors de leur métier strict comme s'ils étaient des gourous omniscients et en pointant les éléments de la petite comédie humaine qui s'y joue.

Les entretiens recueillis ici n'échappent pas toujours aux travers du genre. Les questions posées entraînent souvent les interrogés, les écrivains en par-

ticulier, à parler de ce qu'ils connaissent mal ou à redire en moins bien ce qu'ils ont écrit dans leurs livres. De même, on n'étudie pas le petit pouvoir qu'instaure habituellement une entreprise de ce type et qui décide des élus et des exclus. Quels ont été les critères de sélection? Nul ne s'explique là-dessus. Comment se fait-il que ne figure aucune femme dans cet ensemble de quarante auteurs? Silence. L'entretien pose évidemment aussi le problème très aigu du droit d'auteur (ce fut d'ailleurs peut-être déterminant dans le choix). Qui est le propriétaire légal d'une conversation? Le questionné ou l'interviewer ou l'institution éditoriale ou les trois? Ici, on tranche la question: ce sont le journal *Le Monde* et l'éditeur. Aucun des deux critiques qui assument la présentation ne s'approprie la parole des autres ni ne considère les auteurs comme des faire-valoir personnels. Ce qui est louable.

Malgré leurs limites et leur caractère superficiel, ces entretiens sont globalement sympathiques. Le premier volume survole quinze années de philosophie française (1968-1983) et ne cache pas ses ambitions de synthèse. Des lignes de force se dessinent à la fois dans le sillon du structuralisme des années 1960 et contre lui: les philosophies du langage (Bouveresse, Descombes, Derrida), les philosophies du désir (Deleuze, Lyotard, Girard), la persistance de la tradition phénoménologique (Levinas, Ricœur) et celle du courant moraliste (Alquié, Jankélévitch), le questionnement du politique (Axelos, Glucksman, Rancière).

Comme le dit, dans l'entretien d'ouverture, un philosophe anonyme (c'est en fait Michel Foucault), un âge nouveau de la curiosité est apparu. Les philosophes d'aujourd'hui sont à la recherche de façons inédites d'aborder le monde. Il s'agit de se détacher de ce qui est acquis pour vrai, de déplacer et de transformer les cadres de pensée, de modifier les valeurs reçues. Les grandes herméneutiques du XX^e siècle (le marxisme, la psychanalyse, le structuralisme, la phénoménologie), qui ont pu enthousiasmer quelques

généralisations, sont remises en question. Le penseur contemporain a l'esprit rebelle: en marge, hors système, il refuse d'être pompiste de la pensée tenant une station-service dans une multinationale intellectuelle. Il ne veut plus parler les langages autorisés au sein de la communauté pensante. Il n'y a plus de dogmes pour lui, plus de croyances de référence. Les renouvellements de la réflexion s'effectuent ici, fortement ou légèrement, en dehors des traditions, soit dans l'opposition, soit dans un effort de synthèses neuves.

Du côté des philosophies de la synthèse et de la réconciliation, on retrouve ceux qui essaient de marier avec le présent un passé revu, tel Maurice de Gandillac intronisant des maîtres méconnus (Nicolas de Cues, Berdiaeff, Eckhart), tel Jankélévitch traçant sa voie personnelle avec un tenace optimisme, tel Levinas explorant la relation fondatrice à l'Autre et relisant le *Talmud*, tel Ricœur condensant l'expérience humaine dans les métaphores et les intrigues narratives, tel Girard conciliant l'Évangile et l'intelligence, ou tel encore Clément Rosset qui, philosophe de l'approbation et du bonheur, réinterprète Lucrèce, fait le pari d'aimer le monde et dit oui aux inconvénients d'exister. À l'autre extrémité de cette même gamme philosophique, il y a Lyotard qui, en s'efforçant de coller à son temps, choque par les décloisonnements de savoirs et les rapprochements incongrus qu'il exécute. Il lie l'économie politique au désir, la théorie à la jouissance, l'art aux intensités affectives et observe comment le développement de l'informatique transforme notre rapport aux connaissances. Dans cette voie, le plus séduisant peut-être semble Michel Serres qui, à l'écart des impérialismes théoriques et des idéologies simplificatrices, rêve de réunir les savoirs, de trouver le passage entre les sciences exactes et les sciences humaines, et dont le parcours rejoint les vœux d'Axelos appelant l'avènement d'une pensée questionnante, planétaire, mondialement errante.

Dans l'autre courant, celui des philosophies de

l'opposition et de la guerre, on attaque, on dénonce, on polémique, on démolit, on saccage, on déconstruit. Au front, Foucault, qui, masqué et provocant, commence par dire que les intellectuels n'existent pas. Juste à ses côtés, voici Bouveresse qui enfonce l'irrationalisme de la pensée française, ou Glucksmann pour qui la réflexion philosophique est inséparable des luttes de notre temps et qui résume les préoccupations de plusieurs penseurs sur la violence contemporaine, le problème des génocides et des camps de concentration, le développement des pouvoirs de destruction et les menaces apocalyptiques. Dans cette famille d'esprit où l'on privilégie la critique et l'antithèse, Derrida occupe une place à part à cause de ses choix, de son influence et de l'ampleur de son œuvre. Il fait de la problématique de l'écriture un roc essentiel pour sa pratique déconstructive (laquelle s'est développée en un fort courant d'analyse aux Etats-Unis où elle est très à la mode en ce moment). C'est avant tout l'institution philosophique que ce penseur-limite retourne sur elle-même. En analysant ses procédures internes, ses structures implicites, ses codes, en démontant les mécanismes de la pensée occidentale, en surexposant des textes excentriques, en effectuant des croisements surprenants (Genet/Hegel; Freud/Heidegger), en montrant l'homogénéité impossible d'un discours, d'un texte, d'un corps politique, en voulant changer l'école par l'enseignement de la philosophie, il dérange les normes et la bienséance du discours universitaire, comme le font à leur manière le penseur paria Carrigues, d'un anticonformisme un peu gamin, ou Rancière, le philosophe de la pensée ouvrière, qui donne ici un témoignage prenant.

Au fil de ces entretiens philosophiques, la désillusion face au politique est à peu près générale. La philosophie française contemporaine s'éloigne de l'Etat et des programmes de partis. Déçu par le communisme, on ne croit plus dans l'efficacité ultime de l'instance politique. Les nouvelles orientations de l'esprit se créent en dehors de l'engagement et on parle

volontiers de l'ère post-sartrienne. «Se déraciner soi-même, dit Girard, c'est échapper à des appartenances qui nous limitent.» La philosophie aide les autres à se déraciner eux-mêmes, c'est-à-dire à participer à ce grand mouvement vers l'inconnu à l'heure de la désintégration des blocs de savoir.

Les écrivains ont des préoccupations analogues. Le second volume d'entretiens, consacré aux littératures, fait parler une pluralité de cultures impressionnante: de l'Afrique du Sud aux Etats-Unis, en passant par la Turquie, l'Allemagne, l'Italie, la France, la Suisse, la Haute-Kabylie. Malgré cette diversité, des généralisations peuvent se dégager. Un premier aspect frappe: les concentrations de la littérature renvoient, dans leur majorité, à une idée commune, *la liberté*. La littérature est une quête de la liberté, son affirmation et sa défense, sa réinvention continuelle et acharnée. C'est le lieu où s'affichent des singularités fortes et affranchies, comme Saul Bellow pour qui l'écrivain doit apprendre à dire non aux idées reçues, aux gestes stéréotypés, aux dogmes, et, oui, aux idées neuves, à l'intelligence, à l'art. Il donne ici le ton. Ce programme, un Calvino par exemple le suit en professant sa foi dans l'humour et en revalorisant le doute parce que douter équivaut à mettre en crise les enthousiasmes trop sûrs et les illusions. Dans une ligne plus radicale, Darwich, chef de file de la poésie palestinienne, inscrit la poésie dans un projet anarchique et dans une «relation folle» à la liberté. Il s'apparente à Pierre Goldman, symbole en France d'une génération révoltée, brûlée aux feux de 1968, qui va jusqu'à se définir libertaire et nihiliste. Pour Durrenmatt, l'écrivain doit se sentir frère d'un féroce Minotaure pour inquiéter, déranger, dérouter, attaquer les pouvoirs et les conformismes.

En général, les écrivains pressentis ici connaissent le même désenchantement que les philosophes à l'égard de la politique et ont confiance dans la littérature, dans la mesure où elle s'associe à une volonté libératrice. La littérature élargit toujours davantage le regard, enrichit la vie, l'exalte (Charles Juliet,

France), met de l'ordre dans le chaos du monde (Luzi, Italie), est prise de conscience (Koeppen, Poméranie), sauve la vie et l'amour (Frisch, Suisse alémanique), est entreprise turbulente de mise à nu de la réalité (Mailer, Etats-Unis) et, sonde des émotions humaines, elle ne connaît ni limites ni frontières (Singer, Etats-Unis). Rien des grands problèmes existentiels de l'être humain ne lui est étranger: la mort, la dépendance, la solitude, et surtout la finitude préoccupent les auteurs interrogés. La limite, la difficulté d'accepter l'imperfection du monde et de ce qui est humain conduit les artistes de l'écriture à refaire le tout et à proposer un accomplissement autre. Pour explorer les possibles, il faut abattre les frontières idéologiques de même que les frontières territoriales qui peuvent y correspondre. La très grande majorité des écrivains invités à parler dans ce recueil, c'est étonnant, sont des errants apatrides, des citoyens du monde: voyageurs perpétuels ou exilés, ils changent de pays et de visions pour trouver dans les différences une identité, pour introduire des valeurs et des libertés nouvelles dans leur vie insoumise, pour se colleter avec le monde et voir ce que l'enraciné ne peut pas voir, pour se soustraire aux influences, aux cercles, aux écoles. Parfois boudés, détestés, rejetés dans leur propre pays d'origine, incompris, emprisonnés même, ces écrivains vont ailleurs pour survivre à l'insoutenable, à l'injustice, à l'oppression. Leur lieu, c'est le non-lieu du livre. L'exil toujours recommencé: voilà bien ce dont il s'agit. «Tout écrivain est d'une certaine manière un exilé», dit Jabès, né au Caire, de nationalité italienne, d'éducation française et vivant à Paris. «Tout livre important est livre d'exil», poursuit le poète du désert qui ne se reconnaît aucune appartenance. Pour Mammeri de Haute-Kabylie, tout a démarré quand il a quitté sa province natale et, pour lui, l'exil va jusqu'à écrire dans une langue (le français) qui n'est pas la sienne. Pour beaucoup, le déracinement s'entretient par le voyage: John Irving se perçoit comme un migrant, Junger parcourt le monde entier tel un éternel fugitif, Darwich vit sans domicile

fixe entre différentes capitales, Singer, né en Pologne d'une famille juive, partage sa vie entre New York où il écrit, Miami où il enseigne, la Suisse où il rêve. Pour d'autres, l'exil est plus intérieur: ainsi Goldmann avouant se sentir étranger partout et avoir plusieurs niveaux d'«extraterritorialité»; ainsi Kemal cherchant le dépaysement et la relativisation dans la lecture des auteurs étrangers. Le cas d'Albert Cohen pourrait être emblématique: Juif né à Corfou, il se dit l'homme de plusieurs pays, aimant la France, écrivant en Suisse, et, diplomate de carrière, il a créé un passeport pour les apatrides. Une proportion importante d'auteurs vient du judaïsme, la tradition et l'histoire dont ils ont hérité les préparant mieux à saisir une époque où les frontières territoriales et idéologiques s'effacent, où une morale doit se réinventer.

Bref, en lisant ces deux recueils d'entretiens, on voit comment la littérature et la philosophie sont une raison d'espérer parce que les écrivains et les penseurs modernes, avec une lucidité critique entretenue à chaque instant, se font un devoir d'être des consciences aiguës de notre temps. Au mythe, on préfère partout ici l'intelligence.